





Carmine Sanden

Renvol

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-8041-4

© Carmine Sanden

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À tous ceux qui y ont cru, et ceux qui croient encore*  
*To all of those who gave me something to hold on for*



III Skyrioe



♍ Château de Virgo

♋ Plaine du Cancer

♌ Bois

♐ Steppes du Sagittaire

♈ Terrain

Atlantide, Inc.

Malacostra

Village de Corail

Désert de Taurus

Ville de Leo

de Libra

Toundra d'Aquarius

du Scorpion

Wonderland



## Prologue

L'escalier qui s'étendait devant nous était sombre, spiralant droit dans le sol à la manière d'un accès de bâtiment industriel. Il faisait froid dans ce tunnel, et il n'y avait aucune lumière pour nous indiquer sa profondeur exacte. Les marches étaient étroites et avaient un angle impossible, qui éveillait en moi une peur des escaliers insoupçonnée. Savoir qu'il me faudrait descendre ce colimaçon infernal en marchant avec ma queue de sirène me donnait déjà peur d'une chute. Quelle idée, aussi, de construire la Kanzer Factory sous terre!

Sakeru se posta devant notre groupe, ses ailes minuscules battant plus vite que celles d'un moustique, et une vague de feu clair parcourut son corps, éclairant notre chemin telle une torche volante. M'appuyant sur le bras d'Aaron pour descendre, le paquet informe nous suivant toujours par voie aérienne, j'entamai une descente qui me sembla durer une éternité. Mes nageoires humides manquaient à chaque instant de glisser sur le métal et de me faire tomber, et je faillis choir plus d'une fois, mais je devais tenir bon. Toutefois, que n'aurais-je pas donné en cet instant pour avoir la même planche volante que mon ami surfer.

« Par ici. », fit la voix du dragonneau, dont la lumière de feu se reflétait sur les murs de cuivre.

Lorsque je pus à nouveau fouler un sol solide, je laissai échapper un soupir de soulagement. Sakeru parcourut du regard le long couloir qui nous faisait face, tentant d'ouvrir les diverses portes de bronze qui le parsemaient, sans beaucoup de difficulté. Derrière moi, Aaron me suivait en boitant sur ses jambes handicapées, ayant fait de son hoverboard un brancard pour la chose. Une difformité qui avait atterri dans Wonderland du jour au lendemain. Et Neptune sait qu'elle avait besoin d'un support.

Malgré notre lenteur relative, il ne nous fallut qu'une minute pour atteindre l'autre bout du corridor recourbé, que barrait une porte dorée plus large que les autres, ornée d'un crabe en arabesques. Sur le côté, un pavé numérique luisait encore faiblement d'un bleu néon, indiquant qu'il fallait un code.

« On est sûrs que c'est là? », demanda Aaron, sceptique.

« – C'est la pièce maîtresse de la Factory. », répondis-je. « On sait que l'Héritier- »

« – Arrête de l'appeler comme ça! », s'indigna alors Sakeru. « Il a pas donné sa vie pour qu'on ne parle plus de lui qu'avec un titre idiot! »

Je soupirai, impatientée.

« Que *Kanzer* n'aurait pas pu mettre son laboratoire ailleurs. »

Je me tournai vers la porte. Elle avait l'air solide, même si, comme le reste de la Factory, elle commençait à se fissurer. Kanzer seul savait comment l'alimenter, et maintenant que la majorité de l'énergie restante était épuisée, sa création allait dépérir. Il avait donné sa vie pour ce projet, et même aujourd'hui, on pouvait ressentir comme des fragments de son âme, errant dans les murs de ce lieu devenu sacré pour nous.

« Voyons... Une date de naissance, sans doute? »

« – Trop facile à deviner. Il a sans doute dû mettre un truc bien matheux en guise de code. »

« – Improbable. Ça doit être un mot de passe assez facile à retenir, quelque chose comme ça... »

Un doute me prit alors.

« ...mais d'ailleurs, pourquoi en mettre un, s'il devait rester seul à jamais? C'est stupide... »

M'approchant, j'entrai une série de chiffres au hasard, et à notre surprise commune, la porte s'ouvrit dans un nuage de vapeur. Il n'y avait aucun code. Kanzer avait sans doute pensé à l'éventualité de notre visite.

« Ça a marché... », s'exclama Aaron. « Bien joué, Meg. »

Je souris, sardonique, et menai notre groupe à l'intérieur. Sakeru éclaira notre chemin alors que nous entrâmes dans la sombre salle, et le spectacle me coupa le souffle.

Le laboratoire était une gigantesque pièce circulaire aux murs recouverts d'étagères, toutes portant des choses bizarres dans des bocaux. Un peu partout, des alambics, des livres et des cages contenant des cadavres d'animaux difformes jonchaient le sol, comme si un combat y avait eu lieu. Une pile de dossiers soigneusement classés s'était écroulée et avait dispersé tout son contenu, au milieu de fioles brisées contenant des potions saugrenues; les papiers et les plans trempés de liquides multicolores étaient devenus illisibles. Le grand ordinateur était éteint, et un étrange bruit aigu s'en échappait par moments, rajoutant de la détresse à ce lieu déjà brisé. Le havre de magie et de science que l'enfant des étoiles avait créé...tout était désormais comme vide et abattu.

Mais aujourd'hui, cet endroit servira à nouveau.

« Ça doit être ce truc. », Sakeru remarqua alors.

Le « truc » en question était l'un des aquariums géants, une sorte de grand tube de verre vertical où deux adultes humains auraient pu se tenir debout. Il était connecté à des écrans et à des commandes complexes par le bas, et la paroi externe du verre était en partie recouverte d'une mousse végétale bleutée qui se liait aux parties mécaniques.

Le nom de l'appareil était gravé au bas du panneau de commandes: « Couveuse organique de bien-être artificiel en léthargie temporaire ». Une grosse machine qui faisait office de bouton pause sur les organismes vivants. Par chance, elle était intacte.

Sur pression d'un bouton, la paroi s'ouvrit, soulevant un nuage de poussière. Le corps sans vie d'un animal difforme en tomba, nous surprenant méchamment. Sakeru se hâta de l'enlever de là, laissant la voie libre. Aaron avança alors son hoverboard, et eut une moue de dégoût en voyant ce que celui-ci portait.

La chose avait un aspect horrible, qu'« inhumain » aurait eu de la peine à décrire. On ne pouvait même pas distinguer sa silhouette, encore moins ses traits, mais on pouvait ressentir la douleur qui en émanait, au vu des tremblements convulsifs qui parcouraient sa forme incertaine. C'était tout simplement un amas de lumière bleue sans voix, ternie par une magie qui dépassait toutes nos connaissances à ce sujet. Toutefois, la reine Misane et les magiciens les plus compétents étaient formels: cette créature informe

avait besoin de la plus pure science magique de la Matrice. Et où la trouver, sinon dans les ruines de la Kanzer Factory?

Il nous fallut une certaine patience et beaucoup d'adresse, mais nous arrivâmes à installer la créature dans l'aquarium biologique. Suivant les indications du dossier retrouvé par Sakeru, nous le mîmes en marche, branchant la couveuse au réseau électrique de secours. Aussitôt, les voyants s'allumèrent, le moteur ronronna. L'écran s'alluma, et des lettres bleues à l'ancienne affichèrent les premiers messages.

*Username: [ ]*

*Password: [ ]*

Aaron se pencha sur le clavier, et hésita un instant, avant d'entrer des coordonnées au hasard. Il lui fallut un moment, mais finalement, il trouva les bons identifiants.

*Username: [KANZER\_FACTORY]*

*Password: [••••••••]*

« Qu'est-ce que t'as mis comme mot de passe? », demanda Sakeru.

« – 'Wonderland'. »

L'ordinateur semblait accepter cette entrée. Lentement, la mousse bleue entourait ce qui semblait être les bras du mutant, redressant son corps difforme, et l'habitable se remplit d'une solution magique. Des filaments de matière lumineuse se mirent à flotter, comme des cheveux disparates dans de l'eau colorée, et les tremblements s'apaisèrent, alors que d'autres tentacules végétaux vinrent se connecter au corps informe, et que les écrans s'allumaient un à un.

*Date: 24/07/15;*

*User: KANZER\_FACTORY;*

*Device: Containment\_optimized\_biological\_apparatus\_of\_life\_enhancing\_treatment;*

*ExperimentID: [#112935-914];*

*SubjectID: [#2315144518121144]*

*Status: Started;*

Peu à peu, toutes sortes de données s'affichèrent quant à l'état de la créature. Les systèmes de vie artificielle se branchaient, opéraient. L'expérience était en marche.

Tout fonctionnait.

« Et maintenant? », demandai-je.

Sakeru posa sa patte sur le verre, regardant l'être sans vie se faire connecter au système de la Factory. Je pouvais sentir sa tristesse, celle qui s'était abattue sur tout Wonderland depuis le Jour Frabieux. Le jour où la Dévoreuse, le Démon de Cristal, la Seconde Bête a été vaincue. Le jour où nous avons pénétré dans ce monde.

« Maintenant... »

Sa patte trembla quelque peu, se resserrant. Il se tourna vers nous, et nous fixa de son regard d'azur. Jamais je ne l'avais vu aussi désespéré, aussi triste...aussi déterminé.

« ...on n'a plus qu'à attendre. »



## **Chapitre 1**

### **Nid de plumes**

*L'amour tient à un fil*

*Comme les mondes éloignés*

*Il est l'heure de jouer*

*Les amants dociles*

Le cliquetis des couverts se mêlait aux voix graves et à leurs conversations, murmurées comme un sabbat secret, alors qu'une mélodie d'opéra italien s'élevait dans l'air, venant de quelque ancien lecteur de disques. Sous le lustre étincelant de l'imposante salle, ses lumières éclatantes se reflétant sur les dorures des meubles de style napoléonien, une cinquantaine de personnes avait pris part au souper, tout ce beau monde assis à la longue table à nappe blanche au centre du grand salon. Des mets aux noms complexes et aux parfums lourds s'y dressaient dans de la vaisselle raffinée, composée d'authentiques émaux de Cournault, mais les soupeurs n'y prêtaient même pas attention, tant ils avaient l'habitude du luxe à la française.

Et quels soupeurs, parlons-en! La crème de la haute société, à laquelle s'ajoutaient les patrons de grandes entreprises, invités pour l'occasion; on pouvait même entendre les titres de ministre ou de député si on tendait l'oreille. Tous étaient en costume-cravate coupé sur mesure, ou bien en robe de soirée chic et élégante, et tous avaient cet air hautain et désengagé de la nouvelle richesse. Tous chuchotaient entre eux, conspiraient, planifiaient tels les hauts fonctionnaires qu'ils étaient. Il fallait bien se rendre à l'évidence: la famille Brault-Lanteigne avait les moyens d'avoir un tel carnet d'adresses, et une demeure prompte à accueillir tous ces gens pour un dîner aussi important.

Autant dire que je ne me sentais pas à ma place, au milieu de cette aristocratie improvisée. Assise entre deux directeurs d'une quelconque entreprise qui conversaient avec véhémence de profit, de moyen-terme et de fluctuation, je regardais distraitement le tableau sur le mur, représentant un aigle qui semblait me fixer du regard, même si je bougeais la tête. Je tentais depuis plusieurs minutes de concentrer mon attention sur mon

assiette plutôt que sur l'oiseau, mais je n'avais pas le cœur à manger, surtout sans savoir ce qui composait ce plat au nom impossible à retenir. On aurait dit du poulet, ou de la dinde, avec tellement d'épices et de légumes inconnus que je commençais à en avoir la nausée.

Je n'aimais pas cette soirée. Cette robe me serrait aux genoux, et j'avais en vain essayé de croiser les jambes pour ne pas avoir froid aux cuisses, sans succès. Je ne mettais jamais de robe, mais ce soir était « un soir spécial ». En tout cas, ces mots étaient exactement ceux de Martin.

Lui au moins avait l'air dans son élément. N'ayant pas touché à son assiette depuis le début du repas, comme tout bon pseudo-aristocrate qui se respecte, il discutait avec un collègue de Madame Brault-Lanteigne, parlant si vite et usant de mots si compliqués que j'avais depuis longtemps renoncé à suivre le fil de la conversation. Il ne me parlait presque plus ainsi, mais je pouvais comprendre, il était tellement surchargé de travail ces derniers temps. Il faisait toujours passer le travail avant tout.

Machinalement, je me mis à jouer avec mon alliance.

Non pas que je me sentais négligée, mais...disons, un petit peu. J'aimais beaucoup Martin et je respectais son ambition, et même s'il fallait affronter un dîner officiel en compagnie de gens inconnus venant d'une toute autre classe sociale, je me répétais intérieurement que tout ceci en valait la peine. Ce collier de fausses perles me serrait affreusement, et j'aurais tellement voulu garder mon pendentif fantaisiste, mais il me fallait garder une contenance. Martin ne devait pas se permettre de risquer son éventuelle promotion.

Imitant les autres dames assises à cette table, je corrigeai la manière dont mes doigts se serraient autour du verre de champagne. Je n'étais pas du genre à suivre les conventions, même s'il le fallait bien. Un seul soir dans toute une vie, ça ne me tuerait pas...mais cette robe étroite ne valait quand même pas un bon vieux blouson de moto, pas plus que ce champagne au millésime soi-disant exceptionnel valait une bonne limonade. Ces bijoux de grande marque me donnaient un air idiot et hautain que je n'avais jamais d'habitude, et j'avais froid aux bras dans cette robe sans manches. Il ne manquerait plus qu'on me prenne pour une bourgeoise. Je ne haïssais pas les bourgeois, mais je ne les adorais pas non plus.

Un son cristallin retentit alors, et les conversations cessèrent peu à peu. Les convives se tournèrent tous vers l'extrémité de la table, place d'honneur, où l'hôtesse avait délicatement frappé un verre de son couteau

pour avoir le silence. Une fois celui-ci venu, la musique ayant cessé, Gabrielle Brault-Lanteigne se leva.

D'un âge incertain, mais qui lui aurait valu un ticket direct pour la maison de retraite, elle dominait certainement la salle de par son ancienneté. Ses cheveux d'un blanc de neige coiffés court ne suffisaient pas à remplacer son attitude sérieuse et professionnelle par la tendresse qu'on verrait d'ordinaire chez une grand-mère tout en gâteaux et en confitures maison. Ses lunettes ovales montées sur un nez aquilin montraient des yeux rapaces et infailibles, capables de déceler le moindre défaut dans l'organisation d'un dossier ou la décoration d'une pièce; ses mains étaient comparables, selon certains, à des serres prêtes à se refermer sur le moindre employé fautif afin de le mettre à la porte. Son habit noir était un curieux mélange de tailleur et de robe haute couture, qui se fondait autant dans l'aspect sérieux et officiel que luxueux de cette soirée. Il émanait de toute sa personne une aura qui imposait un respect admiratif, qui faisait comprendre à quiconque la voyait pourquoi elle était restée la directrice de la Banque de Lorraine durant si longtemps. Il fallait dire que, même si d'autres prétendants avaient les capacités et la volonté, elle avait su naturellement s'imposer de par son charisme et ses compétences, s'érigeant en matriarche incontestée sur tout le groupe financier fondé par son défunt époux, le fameux banquier Elyas Lanteigne.

D'un ton solennel, elle commença alors son discours.

« Mes très chers collègues et invités, je vous souhaite la bienvenue. Encore une fois, je vous remercie de bien avoir voulu vous déplacer pour cette occasion unique. »

Sa voix au fort timbre ne chevrotait ni ne bégayait, même si elle semblait assez faible par moments. Madame Brault-Lanteigne savait se faire entendre, mais surtout, elle savait se faire comprendre. Je doute que, de toute sa carrière, elle se soit jamais fait interrompre, même par d'autres patrons presque aussi influents. Après tout, même les faucons les plus hardis craignaient l'aigle.

« En effet, même si beaucoup d'entre vous sont habitués à me voir en tant que directrice de notre groupe, j'atteins l'âge où d'autres avant moi ont dû se retirer; et même si je compte vivre encore longtemps, je ne pourrai plus être aussi efficace dans ma fonction. Vous me diriez certainement que j'ai encore de longues années devant moi, et je répondrais que vous ne

pouvez pas encore comprendre la dure réalité du temps et de ses effets. Vous êtes certes compétents et intelligents, mais vous restez jeunes. »

Il fallait lire entre les lignes pour comprendre le message: vous êtes tous des idiots et je me demande pourquoi je vous paye. Bien qu'il n'y ait ni hostilité ni condescendance dans sa voix ou dans ses paroles, on pouvait y déceler cette soi-disant supériorité que beaucoup d'anciens avaient vis-à-vis des nouveaux. L'insistance sur son âge, et donc sur sa sagesse et son expérience, y était sans doute pour quelque chose.

« J'ai beau avoir encore toute ma tête, je ne doute pas que, d'ici quelques années, je ne puisse sombrer dans la sénilité la plus profonde. Aussi ai-je décidé dès à présent de régler le fâcheux problème de ma succession. »

À l'évocation de ce dernier mot, un murmure léger s'éleva autour de la table, notamment du côté des hauts fonctionnaires de la banque. Moi-même me pris à hausser les sourcils. Gabrielle allait-elle désigner son potentiel successeur? Allait-elle enfin nommer l'unique héritier, celui qui pourrait finalement accéder au trône, au poste convoité même par les patrons les plus influents de France, à un rang considéré comme quasi royal? Le poste de Gabrielle était synonyme d'influence et de pression professionnelle, une pierre angulaire dans l'économie française. Celui qui prendra sa place se verra confier un pouvoir inégalable, construit par des années de travail et de magouilles.

Mais...qui? Qui aurait cet honneur suprême, cette opportunité unique, cette chance inestimable, ce pouvoir infini? Qui pourrait donc tenir la quasi-totalité de l'épargne du pays entre ses mains s'il le désirait? Qui allait donc devenir l'ultime patron, le prince, le directeur de la toute-puissante Banque de Lorraine?

Pour moi, il n'y avait pas de suspense: je connaissais déjà la réponse.

Madame Brault-Lanteigne fit un signe de tête à l'homme assis en face de moi, qui se leva à son tour, comme je l'avais deviné depuis des mois. J'en souris, assez fière de ma perspicacité, et amusée par l'évidence de son choix.

« Je vous présente donc mon héritier: Martin Brault, mon fils. »

Tous les regards se tournèrent alors vers lui.

Du haut de ses vingt-huit ans, Martin avait gardé un certain air juvénile, malgré ses traits accentués et sévères. Des cheveux sombres peignés avec soin encadraient son visage à l'expression sérieuse, ses yeux bruns tantôt vides de la moindre lumière, tantôt comme illuminés par la flamme de l'intelligence la plus profonde. Il n'était pas très grand, ni très musclé, mais il y avait dans sa stature et dans sa pose un je-ne-sais-quoi qui le rendait charmant, comme un canard boiteux ou un enfant maladroit à qui on accorde volontiers un sourire.

Il n'était pas du genre à beaucoup sourire lui-même, et ne comprenait ni mes fantaisies poétiques ni mon amour des belles cylindrées, mais il me laissait faire sans jamais dire que ce n'était pas approprié. Il n'avait pas beaucoup d'opinion sur ce qui se passait autour de lui, et avait plus tendance à suivre les ordres qu'à les donner. D'un naturel travailleur, il semblait être par moments comme étranger à toute affection; mais en temps qu'aiglon de Madame Brault-Lanteigne, on pouvait comprendre qu'il fasse passer le travail avant tout. Il n'avait pas du tout hérité de sa mère sur le plan physique: aux traits aquilins et à l'esprit puissant de Madame Brault-Lanteigne, il répondait par un air quelque peu déplacé et une maladresse presque burlesque, qui le rendaient adorable.

Il s'éclaircit la gorge, nerveux d'avoir à supporter le regard de cinquante personnes, mais Gabrielle l'appela à son côté, lui épargnant un discours. Le regard des convives le suivit, accroché à lui comme un boulet de forçat, semblant presque le traîner vers l'arrière alors que Madame Brault-Lanteigne enroulait un bras autour de ses épaules.

« Vous le connaissez déjà. Il a en effet travaillé dans notre groupe durant de nombreuses années, à un poste certes moindre, mais il a également bénéficié de mon enseignement. À partir d'aujourd'hui, je compte le former personnellement afin qu'il puisse, le moment venu, prendre ma place en tant que futur directeur de notre chère Banque. »

Il y eut quelques applaudissements ici et là, mais au lieu de se sentir fier, Martin exprimait un embarras apeuré que je voyais clairement se dessiner sur son visage. Et il n'était pas difficile de deviner pourquoi: le népotisme explicite de Gabrielle donnait honte à tous ceux ici présents qui avaient travaillé dur pour espérer un jour prendre les rênes de l'entreprise, voire du groupe entier, et ainsi se retrouver à la tête d'une multinationale

fortement cotée en bourse, disposant d'un pouvoir de décision s'étendant jusqu'à certains recoins de la politique.

En ce moment, bien que je ne pouvais pas tous les voir, une demi-centaine de paires d'yeux lançaient leur foudre sur le pauvre homme qui ne savait pas s'il fallait se réjouir, fondre en larmes ou bien se réfugier dans les plumes de sa mère, qui semblait complètement ignorer son désarroi. Aussi se contentait-il de fixer le fond de la salle, les yeux rivés sur un point distant, affichant un visage vide de toute expression.

Il fallait toutefois applaudir le culot de Madame Brault-Lanteigne: mettre Martin à la tête de l'entreprise, c'était en faire un pantin facilement manipulable, et continuer de contrôler l'empire financier tout entier à travers lui. Même si mon époux était certes intelligent, il n'était rien face à la grande aigle impériale, et à la dynastie qu'elle comptait fonder. Je savais qu'elle avait déjà ainsi placé sa fille Millie, ma belle-sœur, au poste de directrice de la filiale américaine de la Banque, afin d'étendre sa domination au-delà de l'océan.

Je ne pensais pas que Gabrielle puisse avoir de mauvaises intentions en conduisant son fils à ce poste si conséquent; peut-être voulait-elle simplement l'aider à trouver sa voie dans le dur monde du travail...mais il m'était impossible de savoir. Par expérience, j'avais toutefois une idée de ce que Madame Brault-Lanteigne pouvait faire pour garder le contrôle des choses. Mais bon, Martin avait des capacités, peut-être qu'il s'en sortira? Après tout, n'importe qui, même moi, pouvait parfois le sous-estimer sans le vouloir.

Martin se tourna vers sa figure maternelle, qui le calma d'un sourire et d'un discret geste de la main. Je n'avais pas vraiment réussi à comprendre d'où venait leur manière de communiquer par des gestes incompréhensibles des autres humains, mais je savais que Martin n'aimait pas beaucoup parler de sa famille. Il est vrai que moi non plus, alors nous étions quittes.

« Maintenant », enchaîna l'aigle, « je vous propose de lever notre verre au nom du nouveau vice-directeur, et futur directeur de notre Banque bien-aimée! »

Elle prit son propre verre de vin et le leva bien haut, créant ainsi un effet de mimétisme parmi la foule, auquel suivit un faible « À Martin Brault » peu enthousiaste. Je levai mon verre bien haut, même si je n'osai pas élever la voix plus fort que la foule. Mais le pauvre aiglon semblait sur

le point de fondre sous les chuchotements conspirateurs que j'entendais juste à côté de moi et les regards menaçants qu'on lui envoyait comme autant de poignards droit au visage.

La musique reparut, et le dîner reprit son cours. Je fis de mon mieux pour reconforter Martin alors qu'il se rasseyait en face de moi, essayant de toutes ses forces de rester calme et de ne pas fondre en larmes nerveuses. Il n'aimait pas montrer ses émotions, mais il avait la larme plutôt facile, et ce soir n'arrangeait rien.

« Ne t'en fais pas, mon ange. », lui dis-je. « Tu vas très bien t'en sortir. »

Il me regarda, ses yeux soudain vides de tout sentiment.

« Si seulement. », et il se détourna.

Le reste de la soirée se poursuivit dans la même ambiance sérieuse et professionnelle qu'au départ, mais je sentais bien que Martin avait perdu tout appétit. Il continuait de scruter nerveusement les convives, comme s'il avait peur qu'on ne parle de lui dans son dos, et j'entendis certains le faire.

Ça ne pouvait pas continuer. Si Martin devait survivre dans cette jungle de vipères vicieuses déguisées en cravates, alors il aurait besoin de soutien.

Lui prenant la main par dessus la table, je lui adressai un de mes plus chauds sourires, ceux qui faisaient fondre les rares à qui je le donnais. Il me regarda brièvement, puis détourna les yeux en soupirant.

« Regarde-moi, Martin. »

Il obéit, avec réticence. Ses yeux bruns reflétaient sa tristesse, tout le stress qu'on pouvait deviner, et sa peur de ne pas réussir. En près de six ans de mariage, je le connaissais suffisamment pour le savoir.

« Tu vas t'en sortir. Tu vas y arriver, et tu vas prouver à tout le monde que tu peux le faire. »

Il sembla comme absent pendant un temps, ne parlant pas, fixé sur l'aigle du tableau à sa gauche. Mais après un temps assez long, il acquiesça lentement.

« C'est pour le mieux. », conclut-il.

Et, avec peine, il serra ma main avec affection, et me rendit mon sourire.



« Vous vouliez me voir, mère? »

Lorsque j'entrai dans le bureau, elle était assise, en train de lire un vieux journal. Comme à l'accoutumée, je m'assis dans la chaise de droite, attendant qu'elle ait fini pour parler à nouveau, regardant autour de moi.

Mère avait des goûts particuliers en termes de décoration. Sous mes pieds, un tapis couvert d'arabesques s'étendait sur presque toute la superficie du sol, et des plantes en pots fantaisistes étalaient leurs larges feuilles de chaque côté de la grande fenêtre, qui rendait la silhouette de ma mère en contre-jour alors que le soleil se couchait. Son bureau et ses étagères étaient faits d'un bois sombre, des tableaux représentant des oiseaux de montagne accrochés sur ses murs peints en rouge, ornés de décorations dorées. Ces fastes me donnaient l'impression d'être dans une chambre plutôt que dans une salle de travail.

Mère replia soigneusement la page de journal qu'elle était en train de lire et la remit dans sa chemise de protection, qu'elle rangea dans un tiroir. Se levant, elle soupira, marchant jusqu'à la fenêtre, me tournant le dos, silencieuse. Je compris qu'elle était dans une de ses humeurs rêveuses, et qu'il ne fallait pas que je l'interrompe. Essayant de respirer aussi silencieusement que possible afin de ne pas la déranger, je me contentai de regarder un des tableaux accrochés entre deux armoires, celui qui représentait un aigle brun nourrissant ses trois oisillons.

Deux d'entre eux avaient l'air en parfaite santé, tout duveteux et pépiants, mais le troisième semblait comme rabougri, déplumé par endroits. Et pourtant, au lieu de le rejeter au profit des plus âgés, la maman aigle lui donnait un gros morceau de ver, et lui offrait la protection de son aile. J'avais toujours aimé ce tableau, sans jamais savoir pourquoi. Peut-

être car les trois poussins étaient traités équitablement malgré leur différence, ou bien car le grand oiseau était représenté non sous les traits d'un rapace féroce, mais d'un parent attentif. Je n'aimais pas vraiment me poser ce genre de questions, car rester sans réponse était frustrant.

Mère se rassit alors, et me regarda, mains croisées sous son menton, ce qui signifiait qu'elle n'avait pas de mauvaises nouvelles à m'annoncer. Je m'en sentis rassuré. Elle se mit alors à parler, d'une voix calme et sereine, différente de celle avec laquelle elle avait prononcé son discours.

« Le temps passe vite, Martin. Moi qui hier avais encore toute ma jeunesse, je commence à perdre le combat contre la vieillesse. Le crois-tu? »

Je ne savais pas quoi répondre, donc je me contentai de hocher la tête.

« Aujourd'hui, je serais tout à fait capable de résoudre des problèmes mathématiques d'une complexité inimaginable...mais viendra le temps où mon cerveau sombrera dans les méandres de la sénilité. »

« – Voyons, mère...vous êtes encore jeune. »

Elle eut un petit sourire en coin.

« Ta démagogie me fait beaucoup plaisir, mon enfant. Mais je t'assure que je ne suis plus la jeune femme d'antan, loin de là. »

Elle se leva, et se dirigea vers un petit coffre-fort, caché dans le tiroir d'une armoire. Je savais qu'elle n'y mettait jamais d'argent, ni même de bijoux, uniquement des documents: titres de propriété, pièces d'identité, actions. Elle en tira une enveloppe, ainsi qu'un étrange paquet rectangulaire emballé de papier kraft. Sans un mot, elle les posa sur le bureau, devant moi.

« Tu deviens adulte, mon enfant. Et je sais que, même si tu désires rester dans ta vie actuelle, avec ton épouse et ton nouveau rôle de vice-président, tu pourrais éprouver l'envie de savoir. Il te reste...quelqu'un que tu dois retrouver. »

Elle appuya ce mot avec un ton qui m'inquiéta. Je regardai l'enveloppe, et même si je n'étais pas particulièrement intelligent, je compris tout de suite ce qu'elle contenait.

« Non. », répondis-je immédiatement.

Mère me regarda.

« Martin... Si je suis sûre d'une chose, c'est qu'il n'est jamais bon de rester sur ses positions trop longtemps. La vie me l'a souvent appris. Or, je sais qu'un jour, tu auras besoin de faire face à tes craintes. »

« – Non. Mère, je vous l'ai déjà dit. Je ne veux pas en parler, et je ne veux rien savoir de tout ça. »

Elle n'insista pas, et se contenta de fermer les yeux avec un air résigné.

« Très bien. Telle est ta vie, donc tel est ton choix. Toutefois... »

Elle poussa le paquet vers moi.

« Au cas où tu changerais d'avis, car je sais que tu le feras...garde ceci. Relègue ces objets au fond d'un tiroir si tu le souhaites, mais ne les détruis pas, car tu pourrais le regretter. Le jour où tu auras des questions, je ne pourrais peut-être plus y répondre. Si jamais tu décides d'en savoir plus... »

« – ...je n'aurai qu'à lire cette lettre. Je comprends. Vous me l'avez déjà expliqué. »

Assez réticent, je pris néanmoins l'enveloppe, et la rangeai dans mon attache-case. Même si je n'avais aucune intention de la lire. Je n'avais pas besoin de ça maintenant.

Le paquet était plat, épais d'un centimètre environ, et avait les dimensions d'un livre de poche. Il était assez souple quoique solide, et je sentis à un moment une petite bosse aplatie à la forme indescriptible. Mais je ne posai aucune question, et le rangeai également.

« Vous retournerez à Sinain? », Mère demanda.

« – Il le faut. Aurélie devra se lever tôt demain. »

« – Alors tu ferais mieux d'y aller dès maintenant. La route est longue. »

Je me levai, et Mère vint me prendre dans ses bras. Je ne la reverrai que dans quelques jours, car elle devait rester à Cournault pour affaires, et ne rentrerait que pour commencer ma « formation ».

« – Prends soin de toi, mon poussin. »

Elle m'embrassa sur le front, et je fis de mon mieux pour lui sourire, avant de prendre congé.

Ma vie actuelle était la seule vie que j'eusse jamais connue, et pour rien au monde je n'en aurais voulu une autre. Cette lettre n'y changerait jamais rien.



L'autoroute se traînait en longueur au point où je n'en pouvais plus. J'avais retiré ce collier étouffant et tenté d'évaser ma robe afin de mieux pouvoir bouger, sans beaucoup de succès. Même pour un soir d'août, il faisait assez frais, et le soleil était déjà tombé. Assis à la place du conducteur, Martin ne disait pas un mot, regardant la route avec un air misérieux mi-préoccupé. Pourquoi Gabrielle l'avait-elle appelé dans son bureau à la fin de la soirée? Je n'en savais rien. Il ne voulait pas en parler, disant qu'il valait mieux rentrer avant qu'il ne fasse nuit, même si la lune était déjà en train de briller dans le ciel éclairé par les lampadaires oranges.

Soupirant de fatigue, je rajustai ma position sur le siège, et tentai de fermer les yeux pour au moins quelques minutes. On aurait le temps d'arriver à Sinain. J'y retrouverais mon lit, notre lit, quand bien même Martin serait trop fatigué pour bien vouloir me câliner. J'y retrouverais également mon ordinateur, pour compenser ce manque d'attention, et je m'endormirais après avoir passé une partie de la nuit à regarder des vidéos

amusantes sur Internet. Mon réveil me réveillerait à sept heures trente précises, et j'aurais à me préparer pour aller travailler dans ce même bureau, subir l'humour idiot de mes collègues et me faire crier dessus par mon patron, pour un énième problème mal traité ou bien car il serait d'humeur à aboyer sur tout le monde. J'aurais alors à peine le temps de manger un sandwich qu'il me faudrait me remettre au travail, faire des calculs, simuler des comportements mécaniques selon quinze milliards de facteurs, poser cinquante calculs à la suite en boucle et reporter le moindre détail aux ingénieurs, et ce jusqu'à dix-neuf heures. Je reviendrais alors à la maison, dans cet appartement trop vaste pour seulement deux personnes, épuisée mentalement comme physiquement. Martin me préparerait un café comme à son habitude, prenant toujours le sien très serré, puis nous mangerions devant la télévision, sans rien échanger de plus que des conversations banales. Puis j'irais me coucher, et le cycle recommencerait. Encore et encore et jusqu'à ce qu'un accident m'empêche de travailler, ou bien que Martin obtienne sa promotion et décide d'acheter une villa dans un bel arrondissement de Paris, ou bien...ou bien quelque chose. Il faudrait bien que quelque chose se passe à un moment...je pouvais pas continuer à faire ça toute ma vie! Mais en attendant, demain serait une autre journée, mais qui ressemblerait exactement à celle d'après, et ce jusqu'à jamais. Elles se suivraient toutes sans rien apporter de nouveau.

...à moins que quelque chose ne se produise.

Ce soupçon de doute glissé dans mon esprit me réveilla quelque peu, et je me pris à penser. Vrai que toutes mes journées se ressemblaient, certes...mais qui me disait qu'elles n'allaient pas changer?

Ouais... J'avais un bon pressentiment. J'avais toutes mes chances de rencontrer un nouvel ami, ou bien de partir à l'aventure, ou bien de découvrir un nouveau talent dès demain. Je n'allais pas laisser mes soucis me décourager. Cette journée serait longue, angoissante et ennuyeuse, mais je sentais...non, je savais que quelque chose allait se produire. Quelque chose d'extraordinaire, qui changerait tout. Quelque chose de magique.

Le cœur rempli d'espoir, je me pris à rêver au lendemain.

## Chapitre 2

### Prise de conscience

*Le feu de l'amour  
S'éteint doucement  
Ses yeux s'ouvrant  
Voient enfin le jour*

*<log>  
Date: [ERROR];  
User: KANZER\_FACTORY;  
Device: Containment\_optimized\_biological\_apparatus\_of\_life\_enhancing\_treatment;  
ExperimentID: [ERROR];  
SubjectID: [ERROR];  
Status: Running;  
Life\_simulation\_apparati: True;  
{Heartbeat\_mechanism: True;  
{Breathing\_mechanism: True;  
{Brainwave\_mechanism: True;  
Biological\_status: 56%;  
Hormonal\_level: Regular;  
Magical\_signature: None;  
Condition: Regular;  
Conscious: False;*

*...  
...*

*Biological\_status: 60%;  
Measure\_taken: Start(Independency\_Procedure);  
Starting(Independency\_Procedure);  
Turning\_off(Life\_stimulation\_apparati);*

*{Heartbeat\_mechanism: False;*  
*{Breathing\_mechanism: False;*  
*{Brainwave\_mechanism: False;*  
*Subject\_response: False;*

...

Noir. Vide. Mort. Danger.

*Warning;*  
*Condition: Endangered;*  
*Switching\_to\_Manual\_mode;*  
*{Inject(SolutionID[ERROR]/adrenalin);*  
*{Inject(SolutionID[ERROR]/dopamin);*  
*{Inject(SolutionID[ERROR]/blue\_fluid);*

Non! Résister! Survivre!

*Subject\_neural\_response: True;*  
*Oxygen\_supply: True;*  
*Waiting\_for(Innate\_functions);*

Survivre...respirer! Poumons. Gorge. Inspirer!

*Innate\_functions: True;*  
*Vital\_functions: Perturbed;*  
*{Heartbeat: Fast;*  
*{Brain\_signal: Regular;*  
*{Breathing: Fast;*  
*Condition: Stabilizing;*

Air. Respirer. Cœur. Battre. Rapide.

*Vital\_functions: Stabilized;*  
*{Heartbeat: Regular;*  
*{Brain\_signal: Regular;*

*{Breathing: Regular;*  
*Condition: Regular;*  
*Conscious: False;*  
*Magical\_signature: Weak;*

Rapide...lent. Calme.

*Initiating(Nervous\_sensors);*  
*Running(Body\_scan);*  
*Nervous\_sensors: True;*

Sentir... Eau. Douceur. Chaleur.  
Entendre... Bruit. Vrombit. Bruit... Cœur.  
Battre. Lent. Calme.  
Voir... Flou. Bleu.

*Body\_scan: Complete;*  
*Warning;*  
*1,65%(SubjectID[ERROR]:body\_mass): Missing;*  
*Initiating(Pain\_response);*

Douleur. Brutal. Danger. Bras. Main.

*Warning;*  
*(SolutionID[ERROR]/adrenalin)\_outburst;*  
*Measure\_taken: Inject(SolutionID[ERROR]/endorphin);*

Calme. Respirer. Respirer. Calme.  
Respirer...vivre...  
...vivant?

*Warning;*  
*Brain\_signal: Rising;*

Vivant.

*Warning;*

*Conscious: True;*

Moi. Vivant.

*Measure\_taken: [ERROR];*

*</log>*



Quoi qu'on en puisse en dire, il n'y avait pas de meilleur endroit au monde que chez soi.

La première chose que je fis en rentrant fut de balancer ces talons hauts en direction du porte-chaussures, où ils allèrent se perdre non loin de mes habituelles baskets. Toucher le sol de toute la surface de mes pieds était un sentiment absolument magnifique, comme retrouver la terre ferme après un long voyage sur un bateau tanguant au gré des vagues qui donnait envie de vomir. Martin me regarda avec un air tolérant alors que j'effectuais quelques pas de danse dans le salon pour célébrer intérieurement cette délivrance plantaire.

« Ça fait vraiment du bien. », soupirai-je.

« – Si tu le dis, chérie. », fit-il en accrochant son manteau au mur. « Si tu veux bien m'excuser, je compte prendre une douche avant de me coucher. Je te rejoins dans quinze minutes. »

Toujours aussi ponctuel, comme à son habitude. Au moins, vivre avec Martin m'éloignait de toute mauvaise surprise. Un vrai Charles Bovary.

« Comme tu veux, mon cœur. », répondis-je tout simplement.

Alors qu'il se déshabillait dans la salle de bains, je vins récupérer la petite boîte à bijoux que je gardais dans un tiroir de ma commode. J'y rangeai ce collier de perles étouffant, qui y resterait jusqu'au prochain événement officiel, où il serait libre de m'étrangler à nouveau. À part ce

gros bijou de bourgeoise, il n'y avait pas grand-chose dans le coffret, sinon une paire de bagues, un bracelet tressé appartenant à Martin, et le collier.

Un très beau pendentif doré, en forme d'oiseau, orné d'une gemme violette sur son ventre. Ses ailes étaient repliées en forme de cœur, et son visage de profil montrait un œil de diamant. Sept ans après notre première rencontre, je m'en souvenais encore. Il me l'avait offert en souvenir de ce jour, en même temps qu'un nouvel appareil photo. Je souris au souvenir de mon étourderie, légendaire sujet de blagues entre Martin et moi. De la salle de bains, j'entendis l'eau couler alors que je m'écroulais sur le lit, complètement épuisée après cette soirée infernale, mais attendrie par ce souvenir, que j'aimais tellement me raconter encore et encore.

Un beau jour de printemps, dans les rues de Sinain. J'avais mis tellement d'ardeur à suivre un oiseau rare, voulant à tout prix en avoir une belle photo, que je n'avais pas vu la route. Un inconnu m'avait alors tirée hors du chemin des voitures, avant que je n'aie pu comprendre que j'étais en danger. J'étais tombée droit sur le trottoir, entraînant l'homme dans ma chute, et il m'avait fallu une longue seconde pour me rendre compte que j'étais littéralement tombée sur lui.

Je dois avouer que sur le coup, je l'avais pris pour un pervers brutal, et l'avais giflé sans comprendre. Ce ne fut qu'après un long temps de réaction et d'explication que je pus comprendre ma sottise. Mon appareil photo s'étant cassé en tombant, nous avons tous deux une raison de nous excuser profondément. Il avait tenu à me rembourser, j'avais tenu à lui dire que ce n'était pas grave et à lui offrir un café pour oublier la baffé. Il est vrai qu'une fois la première impression négative passée, je lui avais trouvé un certain charme, maladroit mais adorable.

De café en dîner, de visite polie en rendez-vous, de bouquet de fleurs sauvages à collier oiseau, de baiser timide à nuit torride, notre relation s'est vite construite, certes éloignée d'une romance de conte de fées, mais qui nous avait rendus heureux. Nous avons eu de bons et de mauvais moments, des joies et des disputes, et à plusieurs reprises je crus notre histoire terminée pour toujours; mais nous avons tenu bon, ensemble. Un peu plus d'un an après notre rencontre, nous nous sommes mariés.

Je caressai mon alliance, pensant à ces six ans que nous avons passés ensemble, et à tous ceux qui nous restaient encore à vivre, à tout ce que nous pouvions encore achever. Lui, moi, et le futur, une grande aventure qui n'attendait que nous.

Martin entra alors, cheveux encore humides, et vint s'asseoir près de moi. Il vit le collier, et eut un sourire nostalgique.

« Mon hirondelle. », me dit-il avec affection. « Je me rappelle encore de ton petit nom. »

Bien que j'étais aussi fatiguée que possible, j'avais bien envie de lui retirer son peignoir et de le convaincre de venir jouer sous les draps, mais je n'avais pas envie de le brusquer. Toutefois, après le pilori où Gabrielle l'avait mis lors du dîner et toute l'humiliation qui s'en était suivie, j'avais envie de le réconforter, de lui faire comprendre que j'étais de son côté. Aussi le pris-je dans mes bras, à quoi il me répondit par un timide baiser sur la joue. Il était d'un naturel chaste, même s'il pensait davantage à moi qu'à lui-même sur le plan intime, dans le sens où il me laissait le guider en permanence.

« Merci. »

Il avait dit ce mot sans que je m'y attende. Sa tête reposait sur mon épaule, alors que ses bras entouraient ma taille. Je sentis ses lèvres sur mon cou, un contact délicat qui me fit frissonner.

« Merci d'être là pour moi, Aurélie. »

Il était tellement adorable, avec ce sourire détendu et ce regard rempli de confiance. Lentement, il prit mon pendentif en main, et me l'accrocha au cou, en un geste tendre que j'adorais, et je pris ses lèvres entre les miennes.

« Tu le mérites. », répondis-je une fois le contact rompu.

Alors que nous nous glissions sous nos draps après un dernier baiser, je me dis que j'avais quand même de la chance. Martin n'était certes pas un gentleman ni un prince charmant, mais rien que pour partager d'autres moments de tendresse, d'autres instants de confiance et de complicité, j'étais prête à partager le reste de ma vie avec lui.

Et tout ce qui pourrait m'arriver d'exceptionnel attendrait bien demain.



Le paquet n'était pas lourd, mais il portait en soi tout un poids. Et un poids inutile, de surcroît.

Le sortant de mon attache-case, je le soupesai une nouvelle fois. J'étais certes curieux de savoir ce qu'il y avait dedans, mais j'avais d'autres choses en tête pour le moment. Je pourrais au moins lire la lettre de Mère, mais je n'en avais guère le cœur. Elle était épaisse, simplement adressée « À Martin » contenant sans doute d'affreuses vérités que je n'avais pas le courage d'affronter.

Aurélié dormait toujours, et ne se réveillerait que dans dix minutes pour aller travailler. Prenant garde à ne pas la réveiller en marchant vers mon bureau, je rangeai la lettre au fond d'un tiroir, où elle rencontra de vieilles correspondances et factures en tous genres. Je la retrouverai au moment où j'en aurai besoin.

Quant au paquet...je ne savais pas quoi en faire. Le cacher de ma propre vue pour ne pas être tenté de regarder? Y jeter un coup d'œil pour satisfaire ma curiosité, au prix de tout ce que j'avais construit par moi-même?

J'étais trop curieux pour choisir la première option. De plus, un regard rapide ne pourrait pas me tuer. Je n'aurais qu'à fermer les yeux si je décelais quelque chose de compromettant. Prenant un coupe-papier sur le bureau, je traçai une nette entaille dans le papier brun, prenant garde à ne pas l'ouvrir tout de suite. Juste un regard, rapide, au moins le temps de savoir ce que renfermait ce paquet de malheur...

L'alarme de mon téléphone sonna. Il me fallait aller au travail, maintenant, avant les heures de pointe. Et puis ça me donnerait une bonne raison de ne pas perdre plus de temps sur ces sottises. Reposant le paquet à contrecœur, éteignant l'alarme avant qu'Aurélié ne se réveille prématurément, je soupirai en sortant de l'appartement.

Ce soir.



C'était quand même dur de se concentrer sur mes chiffres plutôt que de sur le fait qu'il me les fallait pour ce soir. Relisant le contenu du dossier que j'avais à traiter, je modifiai une poignée de paramètres sur le programme, tentant cette fois-ci de ne pas me tromper. Une fois de plus.

Étouffant un bâillement, je mis en marche la simulation qui s'affichait sur mon écran. La structure métallique que j'étais en train de concevoir depuis tout à l'heure ne cessait de ployer vers l'avant avant de se briser au moindre vent, et je ne trouvais pas le moyen d'éviter l'accident, qui selon ces prévisions, ferait s'écrouler toute la plate-forme pétrolière.

Je regardai distraitement l'horloge accrochée au mur: 12h03. Sauvegardant le fichier sur lequel je travaillais depuis huit heures et demie, j'étirai mes bras en arrière, exprimant ma fatigue par un juron marmonné. J'avais un quart d'heure devant moi, un sandwich au fromage dans ma poche de veste, et le babillage de mes collègues comme fond sonore, qui déjà s'élevait comme le roulement des vagues sur un banc de sable, au bord d'une mer calme et chaude, les goélands chantant sous le soleil couchant...

« Franchement je trouve ça trop classe! »

Ah. Les deux pipelettes du fond qui s'y remettaient. De toutes façons, c'était pareil tous les jours, les mêmes conversations entre mêmes amis, sur des sujets similaires, et toujours aux mêmes endroits.

Tout en mangeant mon sandwich, j'écoutais distraitement la conversation entre Clément et Océane, qui parlaient d'une quelconque série télé qui passait ces jours-ci, et que je ne comprenais pas du fait de mon niveau d'anglais moyen. Je ne participais pas à ces groupes de discussion moi-même, étant plus du genre à écouter au lieu de parler. J'étais silencieuse, très silencieuse, et plus d'un au sein de l'entreprise ne me connaissait même pas, alors que j'y travaillais depuis plusieurs années-

« Mais c'est magnifique! »

Surprise par cette exclamation soudaine, je me retournai avec un sursaut. Une demi-douzaine de collègues, majoritairement femmes, s'étaient regroupées autour de Nessa, la comptable, qui affichait un sourire radieux, quoique légèrement embarrassé. J'avoue avoir manqué un détail, mais Juliette se tourna alors vers moi.

« Nessa est enceinte, tu savais ça? »

Il me fallut une seconde de réaction pour assimiler cette information inattendue, comme toujours. J'étais assez lente. Mais une fois comprise, je pus hésiter entre sourire et afficher une expression choquée, et je crois bien que le résultat fut un mélange des deux, aussi bizarre que cela puisse paraître.

« C'est...bien. », répondis-je simplement.

Que pouvais-je dire de plus? Je ne connaissais pas assez cette fille pour me réjouir comme les autres, mais ne voulais pas paraître impolie.

Juliette me regarda alors avec un sourire narquois. Oh pitié, pas aujourd'hui, j'étais vraiment pas d'humeur à subir ça... Ne pas écouter, ne pas écouter!

« Jalouse. »

Et merde.

Je relevai la tête, interloquée.

« Je te demande pardon? », dis-je.

« – Parfaitement. T'es jalouse de pas avoir d'enfants. »

Cette réflexion me choqua. Moi, jalouse? Elle ne me connaissait vraiment pas. Comment pouvait-elle dire ça de moi?

Et puis après tout, elle aimait bien se moquer des autres. Je l'ignorai. Elle était toujours du genre à dire des choses méchantes juste par gratuité. Mais ça ne marcherait pas sur moi. Pas cette fois.

« Avoue. Tout ça car ton homme a pas le temps de te faire un bébé, je parie. »

« – Tais-toi... »

Elle sourit de satisfaction, mais je m'en fichais. Elle n'avait pas le droit de mêler Martin à tout ça. Elle n'en savait rien, et elle n'avait pas le droit! Mais comme on pouvait s'y attendre, elle rebondit sur ma réaction.

« Oh, t'en fais pas. Tu sais, personne t'en veut, d'être une mauvaise femme. »

« – Mais tais-toi, enfin! Ça te regarde pas! »

C'était ce qu'elle voulait, cette salope, c'était stupide d'y prendre part, mais je n'y pouvais rien. D'abord hier, et maintenant ça.

« Tu sais, c'est pas grave. Au moins son gosse aura pas ta sale tête. »

Là c'en était trop. Je n'en pouvais plus. Me levant brutalement, je courus hors du bureau, vers les toilettes au bout du couloir, et m'y verrouillai.

Appuyée contre le mur, je tentai de reprendre mes esprits. Esprits certes fragiles et sensibles, mais solides. Personne ne pouvait m'accuser de vouloir être une mauvaise épouse. Personne ne pouvait m'accuser de quoi que ce soit. Surtout pas quelqu'un qui ne me connaissait pas, et ne connaissait pas Martin.

Il est vrai que j'avais déjà songé à avoir un enfant, mais Martin et moi n'en avons jamais véritablement parlé. Nous étions tellement occupés par nos vies actuelles qu'il m'était difficile d'y penser sérieusement. Et quand bien même parfois notre maison me semblait trop vaste pour juste nous deux, il aimait à dire qu'au moins nous ne manquions pas de place. Aussi n'en parlais-je presque jamais.

Me dirigeant vers le lavabo, passant un peu d'eau sur mon visage, je me regardai dans le miroir. Une gringalette brune au visage parsemé de taches de son, aux grands yeux bruns et tristes qui semblaient prêts à pleurer d'une seconde à l'autre. Maladroite, étourdie, sujette à la dépression. Négligée, coiffée à l'arrache, sans aucun maquillage. Je ne me détestais pas, mais je ne m'aimais pas vraiment non plus.

Un reflet d'or attira mon regard. Le pendentif oiseau. Je le pris en main, le caressant doucement du bout des doigts, et me rappelai cette journée où Martin me l'avait offert, « en souvenir ». Le sourire revint sur mes lèvres; je pris une profonde respiration, et revins m'asseoir devant l'ordinateur, me préparant à une nouvelle moquerie verbale, qui heureusement ne vint jamais. Je n'aimais pas qu'on me rabaisse, et surtout pas sur des critères aussi sexistes et humiliants. J'aurais un enfant quand je l'aurais décidé, et

pas avant. Et encore, si Martin voulait bien. Mais j'étais sûre qu'il n'était pas de ces hommes qui quittaient leur copine dès qu'elle tombait enceinte. Enfin...espérons.



*Biological\_status: 97%;*  
*Magical\_signature: Divided;*  
*Conscious: True;*

Libre. Je veux être libre!

*Warning;*  
*(SolutionID[ERROR]/adrenalin)\_outburst;*  
*Measure\_taken: Inject(SolutionID[ERROR]/endorphin);*

Calme. Je suis calme.  
Non! Piège! Résister. Être libre. M'enfuir!

*Warning;*  
*Condition: Perturbed;*

Libre!!

*Warning;*  
*Condition: Restless;*

Câbles. Me retiennent.

*Measure\_tak[ERROR]*

Câbles. Arracher. Libre!

*Warning;*  
*[ERROR];*

*[ERROR];*  
*Missing\_data;*  
*Status: Dysfunction;*

Verre. Briser. Je dois m'enfuir. Poings. Bloqués. Pieds.  
Je cogne, plusieurs fois. Fort. Fissures.  
Stoppe. Élan. Coude. Fonce! Fonce! Brise!

*Warning;*  
*[FATAL ERR*

Casse.

Air. Froid. Tombé. Dur. Sang. Liquide. Partout. Éclats de verre, partout.

J'ai mal. Câbles, serrés, me retiennent. Masque à air, fait mal. Je les arrache. Je tombe.

Je me relève. Je tremble. J'ai froid. Il fait noir. Je respire. Gorge bloquée. M'étrangle. Tousse. Crachote. Liquide.

Poumons libérés. Respire mieux. Calme. Regarde autour. Cligne des yeux.

Haut. Sombre. Débris, éparpillés. Me relève.

Je marche. Tombe. Me relève. Vais lentement. Endroit inconnu. Seul. Cages, bocal, écran. Grand écran...reflet?

Touche le verre. Reflet m'imité. Étrange personnage. Triste, nu, froid, trempé, désorienté. Longs cheveux, mouillés. Grands yeux clairs.

C'est moi.

Main droite...manquante. Moignon. Pas de sang.

Je marche dans l'endroit. Plein de salles. Certaines sont fermées. Portes entr'ouvertes. J'entre. Une chambre, un lit, une armoire. Quelqu'un vit ici. Mais je suis seul. J'ouvre les tiroirs. Des habits noirs. J'ai froid, je m'habille. Vêtements trop petits. J'apprends à me servir de mon corps, de ma main, à bouger.

Je suis trop grand. J'ai trop de mal. Il me faut deux mains. Habitude?

Je marche encore. Grande bibliothèque, livres. Je les ouvre. Dessins, images, textes. Signes obscurs...lettres. J'ai du mal à lire. Je ne comprends pas tout. Reconnaît quelques mots. Souvenirs?

Nom?

Je sors. Plein de salles... Sortie? Plus loin. Un escalier. Je monte, tombe, me relève. La porte est fermée. Je pousse, je cogne. J'essaie d'appeler; rien. Je suis bloqué.

Redescends. Vais vers le laboratoire. Désordre. Je regarde les étagères. Je vois des lumières; j'y marche. Une lumière, qui brille en rouge. Une machine. Une plaque dessus. Je me concentre, essaie de lire. Y arrive. Sais lire.

*Forge à chaleur descendante*

*ATTENTION – Ne pas manipuler sans protections*

Une belle lumière. J'ouvre la porte, l'allume. La flamme éclaire les alentours. Je regarde les autres machines, y vois de belles choses. Je suis fasciné. Ramasse un bout de bois, l'enflamme. Une torche. J'explore.

Un éclat bleu attire mon regard. Tout en haut. Je ne vois pas d'ici. Je respire, me concentre, et flotte. Il y a de la magie dans mon corps. Je peux voler, et j'aime bien. Au dessus du sol, assez pour voir. J'éclaire de ma torche.

*Kanzer Factory #314*

*«Minerai de cobalt»*

*Minéral - gris & bleu*

*Attention: Risque cancérigène niv. 2*

Une jolie pierre bleue, du métal gris autour. Le métal est fascinant, attirant. Je prends le bocal sur mon moignon, comme je peux. J'ai du mal, et il tombe presque. Il me faut deux mains.

Voir le métal sur ma main...j'ai une idée. Je redescends, pose la torche par terre, prends le cobalt dans ma main valide. Ça va faire mal, mais je n'ai pas peur. Il me faut mes deux mains. Je sais comment en faire une. C'est un instinct qui me le dit. Je prends une profonde inspiration, et fonce.

D'un trait, je donne un coup de moignon. Droit à travers le verre qui se casse. La douleur est là, elle me tenaille, mais cette main ne sent plus rien. Je la retire; elle est encastrée de métal et de bleu, et de sang. Mon poignet est cassé, ma peau est éraflée.

Plus d'hésitation. Je me tourne vers la forge allumée, et plonge ma main ensanglantée dedans. La douleur, la brûlure m'attrapent par le

poignet, et je sens le métal se fondre dans ma chair. Je feule de douleur en enfonçant mon avant-bras plus fort. La chaleur me démange, la flamme se fond dans ma peau. Le métal devient liquide, malléable, et d'une pensée je lui donne forme. Je sais manipuler sa matière. Je me concentre, et la douleur devient de plus en plus intense, avant de s'éteindre progressivement. J'éteins la forge, vite.

Lentement, je retire mon bras. À la place du moignon se trouve désormais une main de métal, entièrement articulée. Elle est encore rouge. Il y a une pierre de cobalt bleue sur la paume. J'agite mes nouveaux doigts, souris malgré la douleur, et concentre mon énergie dans ce nouveau membre. Sans hésiter, je tire un rayon de foudre droit vers le ciel, et le plafond s'écroule dans un tonnerre assourdissant.

Les étoiles. Leur beauté semblait éveiller une magie insoupçonnée en moi, une puissance incommensurable dont je venais tout juste de mesurer la véritable importance. M'envolant hors de la prison du laboratoire, mes pieds nus touchèrent rapidement l'herbe froide. Je fis quelques pas dans ce monde, regardant autour de moi. Personne en vue.

Levant les yeux, j'entendis alors les voix des millions, milliards d'étoiles, droit dans ma tête, au point de devenir complètement fou. Je criai, hurlai pour rendre compte de ma douleur, malgré ma gorge endolorie. Leur chanson astrale m'hypnotisait, me mesmérisait, et me guidait dans mes pas. La douleur s'intensifia alors, comme un épieu qui s'enfonçait lentement dans mon cerveau, qui me brûlait de l'intérieur et rendait ma vision floue, et je compris dans un mouvement d'horreur que j'étais en train de devenir aveugle. Cette lumière, bien que faible, s'amplifiait dans ma tête, dévorait mes rétines et peu à peu baignait tout mon entourage dans les ténèbres. C'était ma destinée, je le savais.

Mais je ne devais pas me laisser faire. Levant ma main de cobalt, je fis résonner ma propre lumière, un rayon de magie bleu sombre, qui vint contrer le néfaste éclat de ces traîtres étoiles. La clarté reparut dans mes yeux, m'indiquant que l'énergie des astres avait disparu de mon corps. La chanson se tut alors, me laissant libre de toute emprise. Un sentiment de déception et de culpabilité me passa par la tête, mais je l'ignorai. Jamais je ne deviendrai l'esclave de ces dieux inexistantes. Ma destinée pouvait aller se faire foutre! Je n'allais pas abandonner ma liberté!

Toutefois, j'avais en moi suffisamment de magie stellaire pour remplacer le titre de Chevalier que je venais de refuser. Je pris dans mes mains un morceau de ce ciel noir, l'arrachai du ciel, et l'enroulai autour de mon corps gelé. Une veste aux longues manches m'entoura alors, mes

vêtements s'adaptèrent à ma taille, mes cheveux longs s'attachèrent hors de mes yeux, et ma main rayonna plus que jamais. Je me sentais rempli d'une énergie nouvelle, d'une force que jamais je n'avais pu éprouver auparavant. J'étais vivant, plus vivant que jamais, et je me sentais bien mieux que si j'avais accepté le contrat des dieux célestes, le pacte auquel ma race était vouée à se soumettre. Et rien que pour cette raison, j'étais rempli de fierté.

Mais...pour une raison ou l'autre, je me sentais incomplet. Ma main continuait de m'être absente, manquante. Comme si on m'avait arraché un morceau d'âme, toute une partie de mon être. Une démangeaison dévorante me tenaillait, là où le métal encore chaud se fondait à la chair. Il me fallait retrouver cette partie de moi, à tout prix. Elle devait être quelque part, exister encore! Il me fallait être à nouveau complet. Sinon, cet horrible sentiment de vide continuerait de me tourmenter, encore et encore.

Je devais retrouver mon fragment d'âme et le reprendre à quiconque me l'avait volé. Il me fallait être prêt à me battre. Quiconque avait osé s'en prendre à moi devrait le payer de sa vie.

Après tout, une main entière ne pouvait pas s'envoler toute seule, non?



## **Chapitre 3**

### **À livre ouvert**

*Une histoire déjà écrite*

*Un étrange journal intime*

*Plonge dans l'abîme*

*Et dessine la suite*

On ne pouvait pas dire que cette journée ait été des plus reposantes, mais au moins je pouvais me dire que mon travail en tant qu'ingénieure était bien payé. Et même si j'étais sûre d'avoir encore foiré à un moment et d'avoir mis en danger tout le projet, je me rassurai vite fait en me disant que je n'étais pas incompétente et que tout irait bien, même si mon cerveau criblé d'anxiété aimait sans arrêt me répéter le contraire. En tout cas, maintenant ce n'était plus mon problème: la journée était finie.

Martin n'était pas encore rentré; je ne voyais pas sa voiture. Il y avait du courrier pour lui dans la boîte aux lettres, sans doute de la part de collègues admiratifs ou jaloux, donc autant le prendre pour lui. Après le travail, il allait toujours s'isoler dans son bureau, une petite pièce de l'appartement, de la taille d'une chambre d'enfant. Son sanctuaire de bureaucratie, où régnaient l'ordre et le rangement.

La porte du bureau était entr'ouverte. Martin ne m'interdisant jamais d'y entrer, je jetai un œil à l'intérieur, et vis une pièce vide de toute vie. Dans le sens où Martin n'y était pas, mais aussi celui où il n'y avait aucun décor, uniquement des objets de bureau. Des armoires de rangement métalliques, un ordinateur, un porte-tablette, ses médicaments. Une chaise de bureau simple, des murs peints en blanc. Pas de plantes en pot, même pas de rideaux. Mais j'avais mes goûts en matière de décoration et il avait les siens; s'il ne disait jamais rien de mal sur mes intérêts, je n'avais pas à en dire des siens, en toute logique.

Je vins poser les quelques lettres sur le bureau de Martin, là où il les lirait en rentrant, et vis qu'il y avait déjà du courrier. Une enveloppe épaisse de quelques centimètres, en papier brun. Étrange, Martin ne recevait jamais de documents de travail sous format papier, et personne à

ma connaissance ne lui envoyait de cadeaux. Je vis alors, écrite au stylo à encre, la mention « À Martin » dans une écriture penchée et élégante, que je reconnus comme celle de Gabrielle Brault-Lanteigne.

Je ne lisais pas le courrier de mon mari, mais cette enveloppe m'intriguait. Gabrielle, remettre un colis à son fils en main propre? Il y avait quelque chose là-dessous. Je me demandais bien ce qu'il y avait dedans. Elle était déjà ouverte, donc ce ne serait pas fouiller...

Non. Je ne voulais pas m'en mêler davantage. Ce n'étaient pas mes affaires, et je ne voulais pas paraître pour une épouse possessive, qui fouillait le courrier et espionnait les conversations au téléphone. Je sortis de la pièce, prenant soin de bien fermer la porte. J'avais avant tout besoin de me reposer et de souffler un peu après cette journée épuisante, et non de fouiner.

Étrange, tout de même...pourquoi Gabrielle avait-elle donné une telle lettre à Martin? Je ne la connaissais pas ainsi. Mais les relations entre Martin et sa mère étaient d'une nature que je ne comprenais pas forcément, et je préférais rester hors de leurs affaires. De toutes façons, je ne comprenais rien au jargon bancaire dont cette lettre devait être remplie.

Il était toutefois dur de ne pas y penser. Gabrielle était capable de tout, même du pire, quand on la connaissait. Elle n'avait pas construit son empire en signant des chèques! Martin pourrait risquer gros en lisant cette lettre, quand bien même Gabrielle était sa mère. Il me faudrait savoir si ce n'était pas un autre de ses tours. Juste un coup d'œil, au moins pour m'assurer que ce n'étaient pas de mauvaises nouvelles. On ne pourrait pas m'en accuser. Je ne faisais que me soucier de mon mari, et ne serait-ce que pour ne pas qu'il tombe sur de mauvaises nouvelles en lisant cette lettre... mais il l'avait très certainement déjà lue, vu qu'elle était ouverte. Mais alors, pourquoi l'aurait-il laissée dans l'enveloppe? Je voulais savoir, je *devais* savoir! C'était plus que de la curiosité: c'était quelque chose d'autre qui me poussait à revenir dans le bureau, quelque chose hors de ma volonté.

Le paquet n'avait pas bougé. Son enveloppe de vieux papier kraft ne portait aucun timbre, aucune adresse. Je le pris en main; il était assez léger, de texture solide. Ce ne pouvait pas être une lettre, ce que j'avais sous les doigts n'avait pas l'air d'une liasse de feuilles. Mais tout de même, j'étais curieuse, et cette sensation ne s'en allait pas.

Lentement, j'inclinai le paquet dans ma main. Le contenu glissa de quelques centimètres, et je vis alors qu'il s'agissait...d'un cahier.

Mon sentiment curieux prit le dessus. Vérifiant que la voiture de Martin n'était pas garée derrière l'immeuble, je pris l'enveloppe, et en sortis entièrement son contenu.

Pas d'erreur possible. C'était un cahier bleu foncé d'environ deux cent pages, pas plus grand qu'un agenda, avec un marque-page en ruban rouge et une reliure en cuir comme un journal intime ancien. Il semblait neuf, sa couverture lisse sous mes paumes, sans la moindre trace de doigts. Dessus, un simple Post-it était collé, avec un mot dans l'écriture de l'aigle.

« *Martin,*

*Si tu décides de n'ouvrir la lettre que plus tard (car je sais que tu vas le faire), sache simplement que ce cahier appartient à un jeune garçon tombé du ciel. Je ne sais pas ce qu'il contient, mais je pense que tu devrais l'avoir avec toi, au cas où tu aurais à le rencontrer. »*

Un « jeune garçon tombé du ciel »? Je me demandais de qui elle pouvait bien parler. N'ayant pas cette fameuse lettre sous la main, je décidai d'ignorer ce nom. Mais pourquoi ne savait-elle pas ce qu'il y avait dans un simple cahier? Je l'ouvris, tentant de voir...

...et il ne s'ouvrit pas.

« Qu'est-ce que...? »

J'eus beau essayer, mais le cahier resta obstinément fermé, comme par de la colle. Toutes les pages, coincées ensemble, scellées de manière complètement saugrenue. Je tentai de faire levier avec le coupe-papier, d'insérer mes ongles entre les coins, mais rien n'y fit: le cahier ne voulait pas s'ouvrir, ses pages ne se séparaient pas. On aurait dit un faux.

Je me demandai pour quelle raison Gabrielle donnerait un tel gadget de farces et attrapes à Martin. Une mauvaise farce? Une vengeance quelconque? Même pour cette aigle manipulatrice, ça sentait le coup tordu, et je n'aimais pas ça.

J'entendis alors le bruit de clés dans la serrure de la porte d'entrée. Martin! Remettant en hâte le cahier dans l'enveloppe, reposant le tout bien en ordre, je sortis du bureau. Je ne voulais pas que Martin m'accuse de fouiller dans ses affaires privées.

En sortant dans le couloir, je tombai nez-à-nez avec lui, comme par hasard.

« Oh, bonjour, chérie. », sourit-il, m'embrassant sur la joue. « Tu vas bien? »

J'acquiesçai, ne savant pas trop quoi dire. Avait-il vu que je sortais de son bureau? Il y verrait le courrier que j'avais laissé, ce serait un prétexte. Il n'y avait rien à craindre.

« Parfait. Je te rejoindrai pour le dîner après avoir fini un dossier assez urgent. Il va me falloir travailler encore pas mal de temps avant d'avoir un minimum de temps libre. »

Sans un mot de plus, il vint s'enfermer dans son bureau, sans même avoir pris le temps d'enlever ses chaussures ou sa cravate. Comme tous les soirs. Il y resterait pendant au moins quelques heures avant de sortir, manger sa part du dîner que j'aurais mise de côté et qui serait refroidie depuis le temps, et me rejoindrait au lit alors que je serais déjà en train de dormir. Tous les soirs, il me promettait de venir, mais ne venait jamais.

Il avait ses habitudes, mais elles étaient assez néfastes pour notre vie de couple. On ne se voyait presque plus, tant il passait tout son temps à travailler, à la banque comme à la maison. Il faisait à peine attention à ce qu'il mangeait et se couchait toujours fatigué et stressé.

Caressant mon alliance, je soupirai en me dirigeant vers la cuisine. Je commençais à avoir faim, ce qui m'arrivait peu. Je regardai dans le frigo, l'air distrait, et réfléchis. Ce soir, escalopes de dinde aux pommes de terre. Me rappelant des années où je n'aurais même pas su faire cuire des pâtes, je souris. Martin ne faisait jamais de remarques sur ma cuisine, donc je parlais du principe qu'il n'y avait rien à en redire. Même si Gabrielle, matriarche protectrice de son état, m'accuserait certainement de mal nourrir son aiglon. En même temps, vu ce qu'elle faisait servir à ses invités, je doute qu'elle puisse apprécier de la nourriture aussi prolétaire que des patates.

Alors que les pommes de terre cuisaient dans leur bouillon, je ne cessais de penser au cahier bleu, au jeune garçon du ciel, et à la lettre. Peut-être était-ce quelque chose que seul Martin pourrait comprendre, lui qui avait grandi avec Gabrielle Brault-Lanteigne. Lui et sa mère avaient par moments leur propre langage, leurs propres habitudes communes, et même moi qui connaissais Martin depuis près de sept ans, je n'en connaissais pas les raisons.

Baissant le feu sous la viande, je me dis que le moment n'était pas venu de m'interroger sur tous les sujets de conversation que Martin avait pu avoir avec sa mère dans toute sa vie. Je n'aurais jamais dû fouiller dans ses affaires. Et même si c'était quelque chose qui me concernait, Martin m'en aurait parlé. Entre deux dossiers à traiter, il aurait bien eu le temps de s'en préoccuper. L'enveloppe avait déjà été ouverte, donc il avait certainement pu voir son contenu.

Et essayer d'ouvrir un cahier impossible à ouvrir, me dis-je en servant deux assiettes.

« Tu viens manger, mon cœur? », appelai-je.

Pas de réponse. Laisant l'assiette de Martin sur la table, je vins m'asseoir sur le canapé du salon, allumant la télévision. Pas grand-chose aux infos, un temps clair pour demain, des séries assez aléatoires, les dessins animés de 20h avant les films du soir. Regardant un programme au hasard, je picorai quelques bouts de dinde dans mon assiette, non sans jeter un regard en direction du bureau de Martin.

Ce serait bien, pour une fois, de ne pas avoir à manger seule.



Ouvrir, ou ne pas ouvrir? J'avais attendu depuis ce matin pour voir le contenu ce fameux paquet, et maintenant que le vin était tiré, il fallait le boire. Autant en finir avec cette curiosité qui commençait à me mordiller de l'intérieur, dès maintenant. Mon travail attendrait un moment, même si cette perspective ne m'enchantait guère.

Les mains tremblantes, je repris cette enveloppe, palpai sa forme brièvement. Y glissant la main, j'en tirai non une liasse de papiers, mais un cahier. J'eus un regard incrédule. Un cahier? Mais pour quoi faire? Je ne comprenais pas. Et quel rapport avec...? J'étais confus.

Mère voulait sans doute que je puisse prendre des notes lorsqu'elle commencerait son enseignement. Quoi que ce serait assez stupide, elle savait que j'avais ma tablette. Mais Mère aimait la papeterie de la vieille époque, car même si elle savait utiliser un ordinateur à des fins professionnelles, elle ne se sentait guère à l'aide dans cette décennie gouvernée par la technologie. J'appréciais toutefois son geste, quand bien

même elle savait que je préférais le vert. Prenant un stylo, je notai mon nom au bas de la couverture, et l'ouvris pour y inscrire mes coordonnées.

Mais le cahier refusa d'ouvrir ses pages, et la couverture resta coincée dans ma main. J'essayai mes paumes, réessayai, mais rien ne se passa. J'eus beau tenter, mais rien n'y fit: la couverture, les pages restaient soudées.

« Que...? »

Cet agenda semblait comme non coupé, impossible à ouvrir. Je tentai d'ouvrir ses pages au coupe-papier, mais ne pus y glisser la lame. Il n'y avait pas de cadenas ni de verrou d'aucune sorte, alors comment...?

Oh, et puis flûte. Si Mère voulait me faire une farce, elle aurait au moins pu éviter de me convoquer dans son bureau et de faire toute une mise en scène. Je me suis mis dans tout un stress pour rien. Quelle perte de temps! Ramassant l'enveloppe ainsi qu'un Post-it tombé au sol, je les jetai droit dans la corbeille à papiers pour me passer les nerfs.

J'entendis alors une sorte de cliquetis métallique.

Je crus avoir rêvé, mais j'étais parfaitement éveillé. Me levant, je donnai un petit mouvement du pied dans la corbeille, et le même son retentit d'entre les frottements du papier. Pas de doute: l'enveloppe n'était pas vide. Je la récupérai, défroissant le papier brun, et y glissai mes doigts. Je rencontrai alors un objet de forme étrange, que je tirai hors du papier.

Une petite chaîne grise, faite de mailles minuscules. Elle était assez longue pour que je puisse la passer autour de mon cou, mais jamais je ne pourrais arborer le pendentif qui y était accroché. Métallique, d'une forme étrange et qui m'était inconnue, on aurait dit un symbole dans un alphabet ancien ou étranger. Je ne savais pas si je l'avais déjà vu quelque part, mais ce n'était certainement pas un signe inscrit profondément dans ma mémoire, vu qu'il ne me disait rien.

J'entendis alors Aurélie qui m'appelait depuis la cuisine. Je regardai l'horloge sur le mur du bureau, qui indiquait 20:27. Il était certes vrai que j'avais faim, mais je devais rattraper le temps de travail perdu à cause de ces simagrées. La faim m'aiderait à me concentrer, et j'en avais besoin. Même s'il flottait dans l'air une douce odeur de poulet, je devais faire passer mon travail avant mon estomac. J'avais déjà trouvé le temps de manger à midi et de prendre mes médicaments, donc le reste pouvait et devait attendre.

Je rangeai le cahier scellé et le collier hideux dans le tiroir, loin de mes yeux, et commençai à ouvrir mon courrier sérieux. Encore des affaires administratives. J'en aurais certainement pour toute la soirée.

Désolé, Aurélie. Mais crois-moi, tout s'arrangera bientôt. Une fois que j'aurai eu cette promotion, nous aurons beaucoup plus de temps libre, toi et moi, et je pourrai te rejoindre pour le dîner tous les soirs. M'occuper de toi, te chérir comme je le voudrais tellement le faire, et te prouver qu'après toutes ces années, je t'aimais toujours. Et si nous avons le temps, nous pourrions essayer d'avoir un enfant, comme je sais que tu voudrais.

Mais ce rêve ne se réalisera jamais si je n'y travaille pas. C'était injuste, certes, mais c'était ainsi.



Retrouver un voleur d'âme ne s'improvisait pas, surtout alors que j'étais à peine capable de parler ou de bouger librement. Il me fallait pouvoir affronter le monde hors du laboratoire, où je restais par précaution, et aussi car je pouvais à peine survivre par moi-même. Respirer, manger, dormir étaient autant de concepts que mon corps avait besoin d'assimiler, et il me fallait savoir jusqu'où je pouvais aller en termes de métabolisme. Mais heureusement, l'endroit n'était pas vide de ressources, bien au contraire. Tout était fait de manière à ce qu'une conscience récemment formée puisse apprendre à vivre. Et j'apprenais très vite.

Les dizaines, centaines de milliers de livres qui recouvraient les murs de la bibliothèque étaient pour la plupart imprimés, mais une bonne partie était également écrite à la main par le dernier occupant en date de l'endroit, un certain Kanzer. M'installant dans l'un des grands fauteuils près de la cheminée, un petit feu ronronnant doucement, je lisais actuellement un de ces livres manuscrits, qui m'étaient d'une précieuse aide. De par ses mots, soigneusement tracés à l'encre noire, j'apprenais lentement tout ce qu'il y avait à savoir sur ce laboratoire étrange où j'avais élu domicile, sur ce monde, et d'où je venais.

La Kanzer Factory, au cœur de Wonderland Alpha, était une véritable mine de science et de magie, créée par le jeune garçon éponyme, surnommé Héritier des Deux Lames. Wonderland était un monde entièrement composé de magie et de pensées, intangible donc pour les humains. Mais l'un des exploits de Kanzer avait été de convertir ces pensées en matière matricienne, rendant ainsi Wonderland et ses habitants

tangibles pour quiconque voulait y croire, tant humains matériels que Nyala spirituels.

Les humains étaient l'une des espèces dominantes sur Terre, avec les fourmis et les graminacées. Mammifères terrestres, bipèdes, possédant une fourrure incomplète variant du blanc au noir en passant par le rouge et le doré, dotés de conscience. De la famille des grands primates, pas de queue visible. Dimorphisme sexuel assez marqué. N'ont pas de prédispositions biologiques à la magie, mais certains individus peuvent la faire circuler dans leur sang.

Les Nyala étaient une espèce presque éteinte. Cousins des reptiles amphibiens, présentant toutefois des caractéristiques mammifères, ils avaient des écailles variant du bleu pâle au bleu-noir en passant par le vert, une queue courte, des pattes palmées, un visage humanoïde. Deux cœurs fonctionnels. Leur dimorphisme sexuel était inexistant, car le seul individu alors répertorié possédait une asymétrie hermaphrodite: une moitié mâle, une moitié femelle, résultant en des caractéristiques sexuelles secondaires et tertiaires différentes sur chaque profil. Les notions de mâle et femelle leur étaient étrangères, car ils pouvaient être ce qu'ils voulaient.

Kanzer ajoutait dans ses notes qu'un humain et un Nyalon pouvaient croiser leurs gènes, créant ainsi une variété hybride; suivant ces mots, des croquis anatomiques venaient s'ajouter au texte. Pour la plupart, des autoportraits.

Kanzer avait une apparence humaine, mais son système interne était plus proche de celui d'un Nyalon. Des branchies atrophiées sur son cou, des canaux de magie courant tout le long de son corps, et un vésicule supplémentaire entre ses poumons qui ressemblait à une ébauche de second cœur, mais qui ne servait pas à grand-chose. En annotation, Kanzer écrivait qu'il entendait toujours trois battements de cœur à la suite, et non deux comme un humain ou quatre comme un Nyalon. Il aimait faire toutes sortes de plaisanteries là-dessus, parlant avec dérision de son « cœur et demi », sans jamais se considérer comme un mutant ou un rejet génétique.

Au travers de ses écrits, j'en étais venu à sympathiser avec ce jeune homme plein de ressources. Il avait de l'humour, de la culture, et ce qu'il disait était toujours intéressant. Il savait écrire de longs paragraphes sans être ennuyeux, plaçant souvent un jeu de mots ou une remarque amusante de temps à autre. Ses dessins étaient fascinants, exécutés avec une précision incroyable, et plus d'une fois j'avais cru réellement avoir des organes ou des animaux en face de moi. De plus, ses traits m'étaient